

PRUD'HOMME Pierre

Né le 7 mars 1926

Arrêté le 14 juillet 1944 à Raon-l'Etape, avec 6 de ses camarades

Interné par la gestapo à St Dié, puis prison de la Vierge, Epinal, puis Charles III de Nancy,

Camps du Struthof le 31 août, Dachau le 4 septembre

Allach, Haslach le 16 septembre, évacué sur

Vaihingen le 15 février 45

Matricule à Dachau 99047, matricule à Haslach 34464.

Libéré le 8 avril 1945



" J'étais résistant, nous devions saboter une voie de chemin de fer, mais dans notre groupe il y avait un "mouton" qui nous a vendu. Nous avons été arrêtés le 14 juillet 1944, six camarades et moi, à Raon l'Etape.... Le traître de notre groupe s'appelait Pierre Colombier, après la guerre il a été arrêté, jugé, condamné à vingt ans de prison...Il n'en aurait fait que cinq ! Aucune nouvelle de lui, depuis...

Après être passés pendant huit jours à la gestapo de St Dié, nous avons été conduits à la prison de la Vierge, à Epinal, où le tribunal militaire nous condamna à mort...

Nous n'avons pas été exécutés, et mes camarades et moi quittons Epinal pour aller à la prison Charles III de Nancy, d'où nous partons en déportation.

Dans la nuit du 29 août, c'est le départ pour le Struthof...(la même nuit,coïncidence? Le maquis du Donon était massacré).

.Dans notre convoi se trouve l'Evêque de Clermont-Ferrand, Monseigneur Piguët.

Après un voyage de trois jours, les voies ayant été bombardées, nous arrivons enfin à Rothau. Nous commençons la longue montée de dix kilomètres, à pied, vers le camp...Je n'ai pas vu Mgr Piguët pendant la montée, mais à l'arrivée sur la place d'appel du Struthof où, ayant ouvert sa valise (celle qu'il avait eu tant de peine à monter) il nous distribua toutes les victuailles qu'elle contenait, nous étions affamés après ces longs jours d'emprisonnement et l'épuisant voyage...Tout fut avalé en un temps record...sans nous poser de questions...Le reste fut confisqué, comme tout ce que nous avons sur nous, et comme nous il dut subir la douche, le rasage intégral, le badigeonnage et revêtir l'uniforme de bagnard auquel ne manquait pas le calot (Mütze)...

Le 4 septembre, évacuation sur Dachau, et peu après, Allach, à quelques kilomètres, où fut formé le kommando pour Haslach. De notre groupe, seul Pierre Hollard restera avec moi pour cette nouvelle destination où nous arrivions le 16 septembre 1944.

Au camp nous parlions le moins possible de la famille, afin de maintenir le moral.

La question de notre libération revenait souvent. La plus grande de nos préoccupations c'était la nourriture, à 80%!!...Les bons petits plats, les recettes de cuisine attisaient la faim qui nous tenaillait.

Le soir, après le repas composé inévitablement de la soupe aux rutabagas, d'une tranche de pain, d'un bâton de margarine, d'un peu de marmelade, certains avaient encore le courage de chanter !

Au tunnel, pendant le travail à la bétonnière, je devais porter le ciment qui se trouvait dans une baraque...C'est près de cette baraque que, cédant à la tentation, j'ai volé une pomme dans la musette d'un garde. Malheureusement pour moi, un détenu belge m'a vu et dénoncé...séance de coups de crosse, relevé de mon matricule et, le soir après l'appel, je reçus la correction de bastonnade, par le garde Geisser, aviateur à la gueule cassée, ancien caporal-chef dans la Luftwaffe...Il s'est régalé sur moi, 25 plus encore 25 coups sur les fesses et le dos, ajoutés à la privation de repas...Heureusement que la solidarité de mes camarades a marché, ils m'ont mis de la soupe de côté...

Ces camarades étaient François Capodano, qui faisait l'électricien, se promenant toujours avec une pince à la main (sa profession "dans le civil" était commissaire aux R.G. de Montluçon), le pharmacien Raymond Engel, de Tucquegnieux, Joseph Meingan, Hugues Tablon, qui travaillait chez le coiffeur à Haslach, décédé à Marseille où il était adjoint au maire...

Joseph Meingan est resté pour moi jusqu'à sa mort un excellent camarade. Son histoire était terrible : il avait été dénoncé par sa propre épouse, la gestapo l'avait tellement tabassé, torturé à l'électricité que, au camp de Haslach il faisait des crises d'épilepsie...Le Docteur Allard a été très bien avec lui, il a essayé de le soigner et a toujours caché son état aux SS qui

l'auraient éliminé rapidement...Il a réussi à s'en sortir. De retour en Bretagne, cet homme de 31 ans reçut un autre choc : l'appartement qu'il habitait avant la guerre était occupé par des étrangers et sa femme avait disparu...Tant bien que mal, il a survécu, paralysé, se déplaçant dans une petite voiture...Il finit sa triste vie à Quimper le 4 mars 1976.

Il y avait aussi Marcel Simon, ce brave infirmier qui faisait tout pour nous soulager avec peu de médicaments mais savait nous remonter le moral (il était inspecteur de police à Marseille).

La tentative d'évasion de Maurice Moissette échoua; il fut repris et

sa punition fut terrible : debout nuit et jour devant la porte d'entrée avec une pancarte pendue au cou " je suis un évadé "...Un détenu russe avait la corvée de le frapper avec un manche de pioche, jusqu'à ce que mort s'en suive, et il est mort le 16 décembre, âgé de 19 ans (Il a été dit que, avant son arrestation, il aurait servi dans la milice).

Je me souviens aussi des trois Paulus, deux sont morts à Haslach, Marcel le 11 décembre et René, mort le 12 du même mois; seul Michel Paulus a survécu...

René Payot avait une bonne "planque", étant adjoint du secrétaire belge Van der Eynde...

Pendant l'hiver, au tunnel, j'ai craché le sang. Pour redescendre jusqu'au camp deux camarades m'ont soutenu, j'étais épuisé. J'ai été admis au revier et ne suis plus remonté au Vulkan. J'étais classé dans la catégorie "musulmans", les extrêmement maigres..

Après mon rétablissement, j'ai fait partie de la corvée de ravitaillement; nous allions au village en trainant une charrette, nous étions escortés par un vieux garde, pas très méchant qui marchait 50 mètres devant nous et faisait semblant de ne rien voir...Alors les fenêtres s'ouvraient à notre passage et l'on nous donnait des tartines ou des fruits, qu'il fallait engloutir avant notre retour au camp...cela était malheureusement rare...

En général, les contacts avec la population étaient restreints car le risque était grand aussi bien pour les Allemands que pour nous....Si le boucher était seul, il nous glissait un peu de charcuterie, de même à la boulangerie....Je ne sais rien sur les camarades qui ont travaillé chez eux, on les voyait partir chaque matin...Tant mieux pour eux, s'ils ont moins souffert de la faim...Il devait leur être difficile de rentrer de la nourriture au camp, c'était très risqué, il y avait la fouille à l'entrée.

Aux environs de Noël, j'ai été de corvée avec Joseph Remetter, de Trondes, pour ramasser de l'osier au bord de la rivière...Nous étions escortés par un gardien et je crois me souvenir avoir vu les baraques au bord de la levée, mais j'ignorais qu'il y avait un camp à cet endroit...Remetter, vannier de métier, savait tisser l'osier et faisait des paniers et autres à la villa pour ces messieurs les SS; cela n'a duré pour moi que quelques jours, ce qui fut bien dommage pour moi car là-bas je pouvais avoir à manger en plus...mais hélas le cuisinier s'était aperçu que des poux "voyageaient " sur ma tête et m'a renvoyé au camp sur le champ...

Dans la villa, qui était le quartier général des SS, les gardes logeaient dans un baraquement devant la villa, le nouveau commandant logeait également là et je pense l'avoir croisé, mais je ne le connaissais pas bien...

Il n'était pas SS, semblait meilleur que l'autre et, effectivement, pour le soir de Noël, nous avons eu un repas amélioré, avec cigarettes à la fin, un arbre de Noël; en soirée il y a eu des chants et un peu de gaieté au fond des coeurs.



Joseph Meingan

En janvier, il n'y avait plus beaucoup de SS, ils étaient sans doute appelés sur le front... Nous étions encadrés par un mélange de vieux, d'aviateurs, de gardes français (miliciens sans doute ?) vêtus de kaki avec un brassard rouge à croix gammée... Je me souviens avoir apostrophé l'un d'eux dans une guérite, en lui disant que bientôt cela serait lui qui serait à notre place... il n'a pas réagi... j'avais pris pourtant un grand risque en l'interpellant !

A l'intérieur du camp, la vie n'était pas facile, nous étions dirigés par le chef de camp (lagerallteste); triangle rose, il protégeait quelques petits jeunes tel Jean Trontin qui était intendant de chambre (stubendienst) et soi-disant son petit ami... Son adjoint était un "droit commun", triangle vert qu'on appelait Helmuth...

Ils étaient durs, chaque jour des punitions tombaient sans raison. Souvent, au milieu de la nuit, un appel à l'extérieur, en plein hiver, histoire de faire passer le temps... mais chaque fois des camarades tombaient morts.

Cet hiver a été terrible, glacial, nous étions tous très affaiblis : le froid, la faim, la saleté avaient raison de nos organismes.

Vers la mi-janvier, tout le kommando s'est trouvé en quarantaine à cause de la dysenterie, les SS craignant d'attraper le virus... C'est au revier que j'étais avec Gilbert Dupeyroux, nous avons tous les deux les mêmes convictions religieuses, nous avons prié tous les jours, cela soutenait notre moral.

Ensuite nous avons été évacués sur Vaihingen; on nous avait dit que c'était un camp-hôpital, mais en arrivant là-bas nous avons constaté l'horreur du mensonge... J'ai contracté le typhus, comme beaucoup de mes camarades, peu avant notre libération, survenue le 8 avril 1945.

Nous avons été transportés par camions militaires à l'hôpital de Spire pour y recevoir les soins nécessités par notre état... Nous avons eu la visite du Général de Lattre de Tassigny...

Et enfin ce fut le retour dans ma famille le 23 avril, je pesais 38 kg...

Quelques années après la guerre, je suis retourné à Haslach, et j'ai eu l'occasion de remercier le boucher et la boulangère pour leur aide et le réconfort moral que leurs gestes de charité nous apportaient... "

Un journal vosgien du 24 avril 1945 relate le retour de Pierre Prud'homme et René Thalmann, tous deux résistants et arrêtés à la suite de dénonciation par quelqu'un de leurs groupes respectifs, faisant ressortir la similitude des parcours, des souffrances subies... Ce retour eut lieu pratiquement en même temps que la condamnation de l'un des dénonciateurs, jeune étudiant de 17 ans...

L'article conclut par ce poème d'Arragon qui évoque notre devoir de mémoire...

*L'amour nous le gardons à ceux-là qui partirent
Et dont la voix n'a plus d'écho que votre voix
Pardonner ce serait oublier leur martyre
Ce serait les tuer deux fois
N'y faillissons point...*

